

Festival
de Toronto

Surprises dans la Ville-Reine



La Femme de l'hôtel : Louise Marleau, Paule Baillargeon, Marthe Turgeon

Impressionnant, le Festival des festivals de Toronto, du 6 au 15 septembre dernier ! Quatre cents films dont deux cents canadiens, cinq cinémas et de nombreuses et incroyables catégories : Cinéma mondial contemporain, Documentaires du monde, Perspective Canada, Hommages, « Trésors oubliés », une sélection du festival d'Oberhausen et j'en passe, mais... pas de programme Féministes du monde ou Réalisatrices des dix dernières années.

par Diane Poitras

Parmi les oeuvres de femmes qui se sont quand même frayé un chemin jusqu'à Toronto, certaines avaient déjà été présentées au Festival des films du monde de Montréal en août dernier. Mentionnons cependant *La Femme de l'hôtel* de Léa Pool, qui, après le prix de la presse internationale à Montréal, s'est mérité le prix de l'excellence à Toronto. En feuilletant le catalogue, on trouvait aussi *Sonatine*, de Micheline Lanctôt (qui venait d'obtenir un Lion d'argent au Festival de Venise), *La Vie rêvée*, de Mireille Dansereau et *Le Futur intérieur*, de Yolaine Rouleau et Jean Cha-

bot. Une programmation abondante qu'il fallait donc étudier à la loupe. Comme je m'intéressais particulièrement aux films non programmés à Montréal, il m'est arrivé d'avoir d'agréables surprises. En voici quelques-unes...

The Gold Diggers (les chercheurs d'or), un excellent long métrage de Sally Potter, avec Julie Christie, Colette Lafond et une équipe technique composée exclusivement de femmes. (Grande-Bretagne, 1984).

Les personnages de Potter évoluent à travers des situations souvent tirées des stéréotypes du cinéma. Cette scène, par exemple, où on voit Ruby (Julie Christie) vêtue d'une immense robe à crinolines, valser aux bras de prétendants qui se la

disputent à tour de rôle. Soudain, un cheval monté par une femme bondit au milieu des danseurs. La cavalière empoigne Ruby et éperonne son cheval qui quitte la salle de bal au grand galop !

En fait, ce film ne se résume pas. Il faut le voir. La cinématographie est impeccable ; chaque plan est soigné, les cadrages et éclairages recherchés. Bref, bien qu'il m'a semblé parfois un peu long, *Gold Diggers* m'a fait découvrir une réalisatrice possédant un sens profond de la cinématographie et un bien agréable sens de l'humour. « Si Sally Potter n'a jamais été invitée au Festival des festivals, nous déclarait Kay Armatage en présentant la réalisatrice, c'est que moi, je n'étais pas

Bientôt la deuxième vague?

Comment deux femmes de théâtre, Rina Fraticelli et Pol Pelletier, voient-elles l'évolution des arts de la scène au Canada ?

par Francine Pelletier

On a souvent l'impression que les femmes se débrouillent mieux au théâtre qu'ailleurs. Après tout, il y a eu des femmes sur scène bien avant le droit de vote aux Québécoises et les chauffeurs d'autobus ! Mais détrompez-vous : si, au cours de la dernière décennie, les Canadiennes ont «constamment formé la majorité des étudiants en arts d'interprétation», elles ne sont plus qu'un tiers des candidat-e-s aux bourses du Conseil des arts et que de 10 à 13% des auteurs dramatiques, metteurs en scène et directeurs artistiques, postes clés auxquels s'attarde Rina Fraticelli, directrice du Playwrite Workshop de Montréal, dans son *Rapport sur la condition des femmes dans le théâtre canadien*, publié dans le dernier numéro de la revue de théâtre *Jeu*. Et l'auteure se demande «que sont donc devenues toutes ces étudiantes, une fois le diplôme décerné?»

La rareté des femmes aux postes importants du théâtre n'est pas une question de mérite, précise Fraticelli, puisque les femmes, toutes proportions gardées, réussissent mieux que les hommes, à en juger par l'évaluation des jurys du Conseil des arts. C'est plutôt, vous l'avez deviné, une question d'attitude ou, si vous voulez, d'idéologie dominante.

Par exemple, à la question «Vous percevez-vous comme une artiste?», la majorité des femmes (67%) ont répondu *non* et la majorité des hommes (66%), *oui*. Alors que 40% des hommes déclaraient estimer leur travail supérieur, seulement 17% des femmes portaient un jugement semblable.

Et puis, comme bien d'autres lieux de création, le théâtre est essentiellement un

club mâle : non seulement les hommes y dominent en nombre mais leur camaraderie y est de rigueur, «camaraderie dont les femmes sont exclues». Cela n'expliquerait-il pas aussi le récent penchant des comédiennes pour le «one woman show» ?

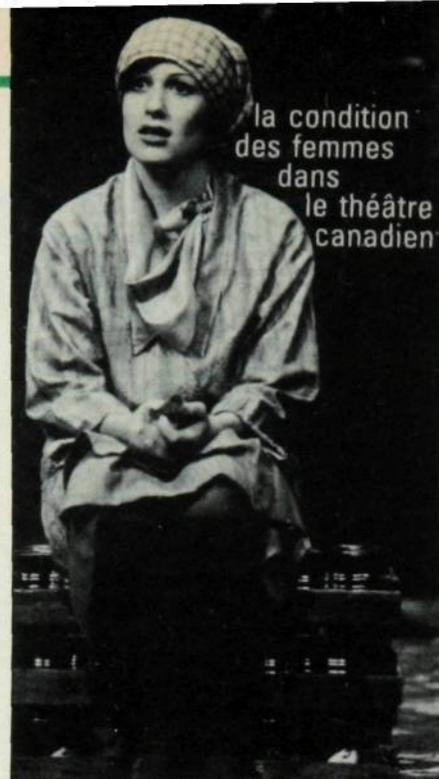
«En fait, et règle générale, la présence des femmes dans une compagnie théâtrale est inversement proportionnelle aux fonds dont celle-ci dispose et directement liée à la présence d'un contenu canadien, d'enfants ou d'autres femmes», poursuit Rina Fraticelli. Autrement dit, on retrouve les femmes où ça ne paye pas, dans les milieux plus expérimentaux et jugés moins crédibles. Pourtant c'est là qu'on «avance», au dire même des conseillers en arts, ce qui manque précisément au théâtre : de l'audace, de nouveaux horizons, un sentiment d'identité... Oh ! Dilemme de la condition marginale !

Le *Rapport* conclut avec une longue liste de recommandations qu'on ne peut qu'appuyer, en commençant par plus de modèles féminins sur les bancs d'école et en finissant par plus de subventions aux théâtres préoccupés par la condition des femmes et pour qui la survie est une angoisse perpétuelle.

Et les femmes, bordel ?

Sur le ton d'un fougueux manifeste, *Les Femmes et le théâtre dans les années 90*, écrit par la metteuse en scène et comédienne Pol Pelletier à la demande du Conseil des arts, partage l'analyse de Rina Fraticelli mais en amenant des propositions plus grandioses. En voici quelques extraits :

«Le phénomène «théâtre de femmes» est né au Québec en 1974. Au cours des sept années suivantes, on a vu un défer-



Linda Sorgini dans *En ville*, d'Elisabeth Bourget

lement d'activités et de réflexions (...)

«En 1980, par exemple, il y avait au 1^{er} Festival de créations de femmes du Théâtre expérimental des femmes plusieurs groupes exclusivement féminins et/ou féministes dont la plupart ont disparu depuis ou ont changé de forme radicalement. Il y a eu pendant cette période les grands shows de femmes au TNM et beaucoup de créations collectives de femmes moins connues. Plusieurs troupes mixtes y allaient de leur «spectacle de femmes» ou d'un spectacle mixte sur le «problème des femmes». Il y eut enfin toute une série de one woman shows, sans parler de tous les spectacles sur le couple, qui étaient en fait des spectacles sur le «problème-femme-qui-fout-le-bordel-dans-le-couple» (...)

«Tous ces phénomènes ont disparu, ou presque. Il y a comme un creux. L'individualisme triomphe chez les femmes comme chez les hommes de théâtre. Mais la seconde vague s'en vient.

«Je crois que la première vague s'est résorbée parce qu'on considère que ces activités ne sont plus «nécessaires» : cela a été dit, on a compris ! Et surtout, je crois que *et* les femmes *et* les hommes perçoivent ces manifestations comme n'étant pas vraiment de «l'art», mais plutôt comme des réactions à un «problème», le «problème des femmes» ; maintenant que ce problème a été suffisamment exprimé (ou chialé, c'est selon), nous allons le régler par un plus grand respect mutuel et par des aménagements personnels intérieurs, et nous allons retourner à la création avec un grand C, mais améliorée par cette nouvelle conscience que nous avons, et la vie continue et il y a la bombe nucléaire et la vie est très complexe... Et